



HAL
open science

Le phénomène Hikikomori au moment du passage à l'âge adulte et ses enjeux

Claude Martin, Alice Brochard, Céline Rothé

► **To cite this version:**

Claude Martin, Alice Brochard, Céline Rothé. Le phénomène Hikikomori au moment du passage à l'âge adulte et ses enjeux. 2022. halshs-04772922

HAL Id: halshs-04772922

<https://shs.hal.science/halshs-04772922v1>

Preprint submitted on 8 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le phénomène Hikikomori au moment du passage à l'âge adulte et ses enjeux¹

Alice Brochard, Claude Martin et Céline Rothé

La jeunesse, une période de transitions sociales

Le passage de l'adolescence à l'âge adulte, le plus souvent qualifié de jeunesse, est riche en transitions. Cette période de la vie concentre en une dizaine d'années des changements majeurs : passer du statut d'enfant protégé par le giron familial à celui d'adulte indépendant financièrement et résidentiellement, mais aussi autonome moralement et psychologiquement. La sociologie de la jeunesse insiste sur quatre changements, qui constituent des seuils dont le passage marque l'entrée dans l'âge adulte : la fin de la scolarité, l'insertion dans l'emploi, le départ du logement familial, et enfin, la constitution de sa propre famille (Galland, 2011). Pour la génération du baby-boom, ces quatre marqueurs avaient lieu presque en même temps. Leur articulation se déclinait cependant différemment pour les garçons et les filles à une époque où dominait un modèle de famille à forte division des rôles des sexes, souvent qualifié de modèle de Mr Gagnepain et Mme Aufoyer. Pour les garçons, surtout donc, à la fin de la scolarité et de l'apprentissage, intervenait le premier emploi et presque en même temps les premières expériences de vie conjugale, conduisant à la décohabitation et à la fondation d'un nouveau ménage. Pour les filles, la transition se faisait soit de manière analogue, soit par leur entrée dans la posture de mère au foyer, surtout si la mise en couple avait été suivie rapidement de l'arrivée d'un premier enfant.

Ces événements sont désormais désynchronisés, mais aussi réversibles. C'est le cas par exemple lorsqu'une jeune personne qui avait son appartement retourne vivre chez ses parents suite à une séparation, à la perte de son emploi, ou à la fin de ses études en attendant de trouver du travail (Maunaye et al. 2019 ; Evans, Furlong, 2000). Le passage de ces seuils s'étale également sur une période qui ne cesse de s'allonger, ce qui amène Olivier Galland à parler d'allongement de la jeunesse (Galland, 2000) et d'autres à proposer des néologismes ou des expressions pour rendre compte de ces nouvelles étapes qui se jouent lors de cette période de la vie (on parle des adolescents², de jeunes adultes, de génération boomerang (Gaviria, 2016), Yoyo (Walther et al, 2002) ou Tanguy³. Si les parcours de vie de

¹ Brochard A., Martin C., Rothé C. : « Le phénomène Hikikomori : le moment du passage à l'âge adulte et ses enjeux », dans Vellut N., Martin C., Figueiredo C., Fansten M. (Eds), Hikikomori, une expérience de confinement. Rennes, Presses de l'EHESP, 2021, p. 25-35.

² Ce terme a été proposé dans les années 1970 par le psychanalyste Tony Anatrella pour désigner des individus en âge d'être adulte qui continuent à adopter des comportements et à vivre comme des adolescents, y compris au plan émotionnel et pour des raisons diverses : chômage et impossible autonomie résidentielle. Cette expression a été très largement reprise et vulgarisée par les médias dans les années qui ont suivi - (Anatrella, 2001).

³ En référence aux films réalisés par Etienne Chatiliez en 2001 et 2019.

jeunes sont aujourd'hui plus sinueux et plus incertains, avec des allers-retours entre différentes positions sociales, ne traçant plus une trajectoire linéaire, le franchissement des seuils que sont l'obtention d'un emploi, d'un logement autonome et la fondation d'une famille reste toutefois déterminant pour le futur positionnement social des individus.

Pour d'autres sociologues, comme François de Singly (2000) ou Vincenzo Cicchelli et Claude Martin (2004), la définition de l'âge adulte ne dépend plus de variables objectives telles que le passage de ces seuils, mais relève de la subjectivité des individus et de la manière dont ils se positionnent par rapport aux normes d'autonomie et d'indépendance. François de Singly distingue ces deux termes de la manière suivante : l'indépendance renvoie à l'autosuffisance d'un individu, qui dispose de ressources propres qui le rendent indépendant d'autres personnes. ; le terme d'autonomie évoque la capacité d'un individu de se donner lui-même sa propre loi (De Singly, 2000). L'indépendance et l'autonomie peuvent être dissociées. Reprenons un exemple donné par Elsa Ramos dans son travail sur la cohabitation des étudiants chez leurs parents, pour illustrer ce propos (Ramos, 2002) : Un jeune étudiant qui n'a pas de revenus et habite chez ses parents mais peut aménager sa chambre comme il le souhaite et y faire respecter ses propres règles en invitant par exemple des amis, est dépendant de sa famille pour se loger et se nourrir mais autonome dans l'espace de sa chambre.

Les destins générationnels ont changé d'une autre manière encore. Au-delà du fait de voir s'allonger et se complexifier cette étape du cycle de vie, il est également important de souligner que les générations postérieures à celle du baby-boom, qu'il s'agisse de la génération X, Y ou Z⁴ ont également vu se renforcer l'idée que chacun devait (pouvait) se forger son propre destin par lui-même, en particulier par son investissement dans l'école. Pour toutes ces nouvelles générations, l'intégration sociale est conçue comme relevant de la responsabilité de l'individu qui doit gérer, dans un cadre socialement et culturellement normé, la singularité de son parcours. La place sociale que va occuper un individu n'est plus principalement le résultat d'un héritage familial et de l'inscription dans des appartenances collectives, mais d'un jeu plus complexe entre l'obtention de différents types de capitaux en regard des acquis de son milieu d'origine et de la conjoncture économique et sociale (Bourdieu, Passeron, 1970 ; Elias, 2004). Ceci se traduit par la mobilité sociale ascendante ou descendante d'une génération à l'autre⁵. Pour les générations du baby-boom et celles qui ont suivi, l'effet de l'ascenseur social a joué

⁴ La génération X est née entre 1965 et 1980 ; la génération Y, entre 1980 et 2000 et la génération Z est née à partir de l'an 2000.

⁵ Cette mobilité sociale est souvent appréciée en comparant la position sociale d'un individu adulte à celle de ses parents, de son père le plus souvent. Cette mobilité peut être ascendante ou descendante. La dégradation de la situation peut ainsi s'apprécier comme le propose Camille Peugny (2009) : « En 2003, parmi les individus âgés de 35 à 39 ans, 40% reproduisent la position de leur père, 35% s'élèvent au-dessus d'elle mais 25% sont frappés par le déclassement. Parmi les individus du même âge en 1983, les proportions étaient respectivement de 42%, 40% et 18% ... soit une augmentation de la part des déclassés parmi les individus mobiles » (Peugny, 2009, p. 35).

pleinement (mobilité sociale ascendante). En revanche, pour les plus jeunes générations (les moins de 35 ans aujourd'hui), le déclassement générationnel mais aussi le déclassement en termes de rendement d'un niveau de diplôme donné pour accéder à un emploi, et plus encore la crainte d'un déclassement n'ont cessé d'augmenter, remplaçant les promesses de l'éducation et des protections liées à son milieu d'origine, en particulier pour les couches moyennes (Peugny, 2009 ; Chauvel, 2016).

Ces incertitudes sur le futur renforcent l'idée que la jeunesse est la période au cours de laquelle il faut « trouver sa place » sociale. C'est une période faite de nombreux choix, qui vont concourir à la construction identitaire et être déterminants pour la position sociale à venir. Dans cette logique de « placement social », la pression à l'investissement scolaire est très forte (Van de Velde, 2008). En France, plus qu'ailleurs en Europe, la jeunesse y est vécue comme un moment crucial au sein duquel se scellent les destins des individus, et cette phase est dominée par la pression à prendre rapidement place au sein d'une hiérarchie sociale prédéfinie, déterminée par le diplôme et le premier emploi, lui-même déterminé par le diplôme. La jeunesse concentre ainsi les exigences de performance et de réussite, associées à l'injonction à être soi, à se construire une identité à travers tous les possibles, propres à l'individu contemporain, impératifs ravivés par le sentiment d'une absence de droit à l'erreur. Comme l'écrit Alain Ehrenberg :

« Aujourd'hui la domination presque sans partage de l'économie de marché et du modèle libéral exacerbe les concurrences interindividuelles, en particulier dans le champ économique, mais aussi dans le système scolaire et, d'une certaine façon, à l'intérieur même des structures familiales et des relations affectives où l'instabilité devient la règle. N'ayant plus tant à correspondre à ce que l'on attend de lui qu'à être force de proposition, l'individu est sommé d'être lui-même et donc de s'inventer, de se construire une identité à travers tous les possibles. »
(Ehrenberg, 2000).

Se retirer chez soi, une mise en suspens du social

Dans ce contexte, que dire des jeunes gens qui mettent en attente le franchissement des seuils de passage vers l'âge adulte en se retirant au domicile de leurs parents, où, plus rarement, à leur domicile, durant de nombreux mois ou années. Age de la mise en mouvement dans une perspective de placement social, la jeunesse est construite par la société comme une période d'investissement pour l'avenir. Les étapes qui scandent les parcours de jeunesse sont très normées et leur expérience est donc partagée par un très grand nombre. Ceux qui, volontairement ou non, mettent un moratoire sur les exigences sociales attachées à cette période de la vie interrogent l'essence sociale même de la jeunesse, qui ne constitue alors plus une période d'investissement mais d'attente, de pause, de mise en suspens. Lorsqu'une jeune personne ne franchit pas ces seuils dans la temporalité attendue (par exemple ne part

pas de chez ces parents alors qu'elle a atteint un âge avancé) ou semble refuser par ses comportements de s'engager dans le franchissement de ces étapes, son attitude génère une inquiétude sur son bien-être, en même temps qu'une inquiétude sur son avenir. Le refus de se soumettre à la tendance générale du franchissement des étapes socialement convenues met les adultes - garants de ces normes de passage- en difficulté et souvent même en détresse. Au-delà du cercle des proches, la société toute entière n'envisage pas que les enfants restent dans le statut d'enfant en dehors des situations particulières du handicap et de la protection juridique des majeurs. C'est pourquoi Cristina Figueiredo reprend l'expression de « pathologie du seuil », de la psychiatre Marie-Rose Moro, pour conceptualiser la situation des jeunes qui ne s'investissent pas dans le franchissement des différents seuils de transition vers l'âge adulte. Anxieux face à l'épreuve que cela constitue, ces jeunes en retrait se mettent en exil en se cloîtrant chez eux, soulageant temporairement leurs angoisses.

Le terme Japonais « Hikikomori » désigne ce comportement ou cette situation : des jeunes qui évitent toute participation sociale et restent cloîtrés chez eux pendant plus de six mois (Saito, 1998). Cette conduite en augmentation au Japon, mais également dans d'autres pays (comme la France, l'Italie mais aussi la Corée du Sud ou le Brésil), parce qu'elle est collective (mais aussi genrée, concernant plus de garçons que de filles) ne peut être pensée qu'à la seule échelle individuelle. Cette conduite est aussi sociale au sens où elle est associée à la condition des jeunes et au contexte contemporain du devenir adulte. Le retrait pourrait donc être compris comme l'expression de la détresse des jeunes face aux injonctions à se placer socialement dans un contexte compétitif, régi par l'auto-détermination et la réussite (Ehrenberg, 2014 ; Fansten et Figueiredo, 2014).

Le refus d'interroger cette composante collective est un obstacle à la compréhension du phénomène. Pour l'interpréter, on peut se tourner vers ce mot d'ordre de l'autonomie. Au-delà des étapes concrètes du diplôme, de l'emploi, du logement autonome, de la fondation d'une famille, que nous évoquions précédemment, le statut d'adulte semble en effet de plus en plus déterminé par l'accès à l'autonomie, qui résulte d'un arrangement individuel avec soi-même et les normes sociales. Alain Ehrenberg (2014) défend l'idée d'un régime social d'autonomie généralisée où l'autonomie serait la condition de l'homme moderne : chacun doit acquérir la capacité à s'aider lui-même à endosser les normes sociales. Devenir un adulte, c'est être capable de s'auto-motiver afin d'atteindre une position sociale d'adulte autonome. En choisissant de ne plus s'exposer sur la scène sociale, le jeune retirant s'extrait de ce régime d'autonomie généralisée en ne faisant pas, en ne se motivant pas à franchir les étapes socialement convenues. Alain Ehrenberg appréhende le phénomène Hikikomori comme une pathologie de l'homme capable, un retrait des obligations sociales et notamment de la nécessité de devenir capable socialement.

En suivant cette perspective d'analyse, le retrait prolongé à domicile peut encore apparaître comme une réponse intime à de nouvelles organisations sociales. D'autres aspects de ce phénomène peuvent prendre sens. Ainsi, par exemple, il concerne souvent des jeunes de milieux sociaux favorisés, qui ont la possibilité de s'isoler dans une pièce à part. Ce sont également en majorité des hommes. Au Japon, en particulier, il semble que certains de ces jeunes soient touchés par des troubles psychiques, tels que les dépressions, les troubles alimentaires ou l'auto-violence. Les phénomènes de « phobie scolaire » semblent également se développer et traduire une souffrance qui s'exprime en regard de la scolarité.

Le retrait social est interprété à partir de cette souffrance psychique, voire plus précisément de l'idée de trouble psychique. A cet égard, il est important que rappeler que les comportements qualifiés de troubles psychiques évoluent, dans leur forme et manifestations, selon les époques et les sociétés. « Des auteurs rapportent la variabilité historique des pathologies à des transformations profondes affectant tant les sociétés que les individus » (Coutant, Wang, 2018, p 14). Le lien qu'établissent nombre d'acteurs, que ce soit les familles ou les professionnels du soin ou de l'école, entre le retrait et l'expression d'un trouble psychique, s'impose souvent lorsqu'il est question de chercher des causes à ce comportement, mais également des voies de sortie (et le soin psychique est une de ces voies). Mais encore une fois, la dimension sociale et collective ne peut être négligée. On peut à cet égard faire référence une fois encore aux hypothèses d'Alain Ehrenberg à propos de l'augmentation des diagnostics de dépression (Ehrenberg, 1995, 2000). Face à ce phénomène, il défend la thèse que le générateur de la dépression est à rechercher dans le modèle de société contemporaine centrée sur la compétition généralisée et du "culte de la performance". L'incapacité à répondre aux injonctions de réussite et aux idéaux de réalisation de soi pourrait être la cause de la dépression. En outre, cette société individualiste fait porter la responsabilité de leurs "échecs" aux personnes et non au collectif, au fonctionnement social, ce qui exacerbe la dépréciation de soi.

Ces enjeux d'autodétermination de soi sont particulièrement présents pour les jeunes, qui sont censés faire des choix de vie déterminants sur une courte période et définir ce qui sera constitutif de leur identité. On peut lire dans cet angle d'analyse le développement de manifestations, telles que le retrait prolongé à domicile, le « Hikikomori », comme une réponse intime à de nouvelles organisations sociales.

Réfléchir au retrait social chez les jeunes, c'est prendre la mesure d'un phénomène qui serait comme le miroir inversé de nos injonctions fortes à l'autonomie. Nous sommes dans des sociétés qui commandent à ses individus de manifester qu'ils sont autonomes. Etre autonome, c'est montrer qu'on est capable de s'autocontrôler, de s'auto-activer. Il faut sans arrêt montrer qu'on est inscrit dans un projet, motivé, en train de faire des choses. Dès lors, observer le retrait social chez les jeunes, c'est observer des jeunes

qui ne sont plus en projets et donc un phénomène qui est inverse de l'autonomie (Fansten, 2015)⁶. Mais le retrait est aussi un révélateur de l'épreuve sociale que représente le passage à l'âge adulte.

« Rester dans l'entre-soi familial peut être une manière d'interpeller son environnement sur la peur qu'occasionne le passage à l'âge d'homme. Il n'est pas anodin que ces retraits soient si fréquents entre quatorze et vingt-cinq ans, âges de la maturation physique et des tensions qui peuvent l'accompagner, âges des étapes qui ne peuvent être manquées sans que cela n'occasionne des fêlures irrémédiables dans le parcours biographique d'une personne » (Figueiredo, 2019).

Les jeunes qui se retirent chez eux se trouvent dans une forme d'« apesanteur » sociale (Mauger, 1995). Ils ont des activités et une perception du temps en dehors de la norme. Ils ne s'inscrivent pas dans la revendication d'une identité déviante, d'où l'idée d'apesanteur, de mise en suspens de soi, par le retrait du social. Alors que l'entrée dans l'âge adulte est le résultat de préférences positives (les choix de l'individu inscrits dans les normes sociales), le jeune qui se retire affirme une préférence négative à ne pas se soumettre à faire des choix vécus comme des épreuves insurmontables (Vellut, 2015). Beaucoup de jeunes que nous avons rencontrés dans le cadre de nos enquêtes ont expliqué choisir de ne pas aller en cours, plutôt que de se conformer à certaines attentes sociales trop douloureuses, comme sociabiliser avec ses pairs ou réussir ses études⁷, ce dont ils se sentaient incapables. Natacha Vellut parle de « préférence négative » du point de vue de la psychologie clinique. Empruntant cette expression à Gilles Deleuze (1989), elle fait référence aux symptômes « positifs » de l'adolescence que peuvent être des comportements qui inquiètent comme les addictions, les fugues, les tentatives de suicide, etc. La préférence négative de l'adolescent consiste dès lors à se rendre invisible tant du point de vue physique qu'émotionnel (ne pas être vu, ne rien ressentir).

Le retrait et ses enjeux

Si nous lisons cette posture de préférence négative au prisme sociologique des transitions vers l'âge adulte, ce sont des jeunes qui ne font rien à l'âge de l'investissement dans l'avenir, avenir qui est autant individuel que collectif, puisqu'ils constituent alors la future force de travail. Quand ils se retirent durablement, les Hikikomoris entrent et font entrer leurs proches dans un espace-temps indéfinissable ou l'indécidable et l'indéterminable prédominant (Vellut, 2015), précisément à l'heure de la jeunesse

⁶ <https://www.franceculture.fr/emissions/culturesmonde/la-deconnexion-34-hikikomoris-du-japon-aux-etats-unis-vers-une-jeunesse>

⁷ Cette notion de réussite est relative, il faut la rapporter aux attentes sociales des individus, celles-ci étant conditionnées par leur milieu social d'origine mais aussi le milieu social de destination, c'est-à-dire celui vers lequel les jeunes se projettent plus ou moins consciemment.

temps de la décision et de la détermination du rôle d'adulte. Le retrait remet en question le destin social qui était attendu. Il met en suspens l'insertion sociale présente et fait peser un doute sur les possibilités d'insertion futures. Est-ce que la personne en retrait pourra reprendre des études, trouver un travail si elle n'a pas ou peu de diplômes ? Comment pourra-t-elle subvenir à ses besoins en l'absence de soutien familial ? Sera-t-elle en mesure de renouer des relations sociales ? Autant de questions qui se posent pour les proches de personnes en retrait et pour la société plus largement.

Au niveau de l'individu, la conduite du retrait amène une bifurcation dans le parcours de vie du jeune. Les parcours de vie, nous l'avons vu dans la première partie de ce texte, sont encadrés par des normes et des épreuves socialement instituées. Ces épreuves sociales, comme le sont la scolarité ou le travail, scandent les biographies des individus et conditionne l'insertion future. Le jeune Hikikomori, en se retirant à domicile, se soustrait à ces épreuves sociales mais aussi à un temps biographique, temps normé et scandé par ces épreuves. Si ce retrait peut apparaître comme une mise en suspens temporaire, il produit un effet sur le reste de son parcours de vie. Par exemple, si la scolarité d'un jeune Hikikomori est stoppée, cela ne l'empêchera pas de reprendre des études à sa sortie du retrait, mais il ne pourra ou ne souhaitera peut-être pas reprendre là où il s'était arrêté. C'est le cas par exemple pour certains jeunes rencontrés qui, après avoir suspendu leur scolarité en cours de lycée et une période de retrait de plusieurs années, reprennent des études directement à l'université grâce à un système d'accès spécialisé⁸. Une reprise au lycée aurait impliqué, d'une part une négociation avec des établissements scolaires pour pouvoir s'inscrire, et d'autre part, une stigmatisation du fait de leur écart d'âge avec les autres élèves de leur niveau scolaire. A l'inverse, reprendre à l'université permet de masquer la période de retrait et de renouer avec des normes occupationnelles de leur classe d'âge⁹.

Au niveau collectif, le comportement de retrait social fait naître une grande inquiétude quand il concerne les plus jeunes, non seulement dans la mesure où il stoppe les trajectoires individuelles, mais aussi parce qu'il interroge le fonctionnement d'une société où les jeunes sont des individus en devenir. Les jeunes qui se retirent durablement du monde social ne participent plus au projet collectif, ne sont plus motivés par la participation au projet social (Fansten, 2015). L'idée même de jeunesse s'évapore avec la disparition de la dimension des projets et d'un avenir social. La jeunesse est principalement représentée dans les discours publics comme étant "l'avenir", dans un contexte de vieillissement de la population et d'un système de protection sociale reposant sur les solidarités inter-générationnelles. Le retrait social remet en cause la figure de la jeunesse comme ressource. Les jeunes Hikikomoris, dans leur retrait qui dure, font planer le doute sur leur capacité à constituer dans l'avenir ce maillon de la

⁸ Le Diplôme d'Accès aux Etudes Universitaires en France, permet d'entrer à l'université même sans avoir le bac.

⁹ Nous développons dans le chapitre 9 le récit de vie d'une jeune ayant renoué avec la scolarité de cette manière, Nadine.

solidarité intergénérationnelle. Natacha Vellut reprend les mots d'un jeune rencontré pour illustrer l'idée de préférence négative : « ils sont selon les mots de l'un d'eux : « Des gens tout mous, pas d'ambition, pas de passion, un peu fades, qui perdent leur vie, leur jeunesse. » (Vellut, 2015, p. 2). On retrouve cette idée de jeunesse perdue dans bon nombre d'analyse sur les déviations juvéniles¹⁰. Elle porte en elle l'association jeunesse – avenir de la société, une jeunesse qui ne fait rien est perdue pour elle-même, mais aussi pour la société qui ne peut compter sur elle pour le renouvellement de ses normes sociales ou économiques. Si certaines situations autorisent à rester dans un état de dépendance à l'égard de sa famille, ou de la société plus largement, elles sont institutionnellement identifiées comme c'est le cas pour la maladie, le handicap ou la dépendance des personnes âgées. Dans quel cadre s'occuper de ces jeunes qui choisissent de ne pas endosser les normes sociales et ne cherchent pas à acquérir une forme d'indépendance matérielle à l'égard de leur famille d'origine ? Comment penser un système où les formes de solidarités privées ne se compenseraient jamais¹¹ ?

Ainsi, cette conduite interpelle à deux niveaux : du point de vue individuel, les familles, les professionnels de l'éducation nationale ou de l'insertion professionnelle sont interpellés par l'absence de perspective d'autonomisation en germe dans ce comportement. Comment devenir indépendant financièrement si on ne peut poursuivre ses études et/ou obtenir un emploi ? Du point de vue sociétal, la jeunesse est un statut social de transition qui ne permet pas que l'on s'y attarde. C'est une période d'investissement, un passage vers l'âge adulte. Comment intégrer socialement des individus qui ne semble pas vouloir prendre part au projet collectif tel qu'il est dessiné ?

Bibliographie :

Anatrella Tony, *Interminables adolescences. La psychologie des 12/30 ans*, Cerf/Cujas, [1998], 2001.

¹⁰ Comme nous l'a rappelé Natacha Vellut, les premiers hikikomori au Japon ont été qualifiés de « génération de la période glaciaire de l'emploi : nés entre 1971 et 1982 ». Cette génération est également connue sous l'appellation de « génération perdue ». L'expression « période glaciaire de l'emploi » est apparue pour la première fois en novembre 1992 dans une publication sur les recrutements et est devenue une expression populaire en 1994. Cette période s'étend de la seconde moitié des années 1990 jusqu'au milieu de la première décennie du siècle nouveau. Les jeunes de cette génération étaient à l'université lorsque la bulle financière a éclaté, aggravant encore la situation économique. Les entreprises ont cessé de recruter, et il est devenu impossible pour cette génération d'obtenir des positions comme employés réguliers à temps plein. Un grand nombre d'entre eux a donc dû se contenter de contrats précaires. Même ceux qui ont pu trouver un travail à temps complet n'ont pas bénéficié des opportunités nécessaires pour réussir une carrière durant cette crise économique où les coupes budgétaires étaient massives. Cette génération a aujourd'hui atteint la fin de la trentaine et même la quarantaine et nombre de ses membres sont encore des employés non-réguliers mal payés. Les inquiétudes sur leur isolement social ont conduit le gouvernement à promettre un soutien en vue d'aider ces personnes à trouver des emplois plus stables et réguliers. Voir : <https://www.nippon.com/fr/currents/d00406/>

¹¹ Au Japon, le phénomène date du début des années 1990 et les jeunes hikikomori d'alors ont parfois aujourd'hui 40 ans et sont toujours dépendant financièrement de leurs familles qui continuent à les accueillir.

Bourdieu, P., Passeron J-C., (1970), *La reproduction. Eléments pour une théorie du système d'enseignement*. Paris, Les éditions de minuit. Elias, N., (2004)

Chauvel, L. (2016), *La spirale du déclassement. Essai sur la société des illusions*. Paris, Seuil

Cicchelli, V., Martin C., (2004), "Young adults in France: Getting Adult in the Context of Increased Autonomy and Dependency", *Journal of Comparative Family Studies*, vol. XXXV, n°4, pp.615-626.

Coutant I., Wang S. (dir), *Santé mentale et souffrance psychique. Un objet pour les sciences sociales*. Paris, CNRS éditions.

De Singly, 2000, *Libres ensemble. L'individualisme dans la vie commune*. Paris, Nathan.

Ehrenberg A. 1995. *L'individu incertain*. Paris, Calmann-Lévy.

Ehrenberg A., 2000, *La fatigue d'être soi ; Dépression et société*, Odile Jacob.

Ehrenberg A. 2010, *La société du malaise*. Paris, Odile Jacob.

Elias N., 2004, *La société des individus* (1ère éd. en allemand, 1939/1987), Paris, Pocket (Agora), 320 p.

Evans, K., Furlong, A. « Niches, transitions, trajectoires. De quelques théories et représentations des passages de la jeunesse », *Lien social et politiques*, 2000- erudit.org

Fansten, 2015, "[Hikikomoris du Japon aux Etats-Unis. Vers une jeunesse évaporée](#) », émission sur France Culture, 22/04/2015

Fansten, Figueiredo, 2014. « Parcours de *Hikikomori* et typologie du retrait », *Le Télémaque*, n°46 ;

Figueiredo,C., 2019, « Le corps adolescent face à la souffrance psychique : enjeux individuels, sociaux et politiques de l'hospitalisation en pédopsychiatrie », *Enfances, Familles, Générations*, 33/2019.

Galland, 2000, « Entrer dans la vie adulte : des étapes toujours plus tardives mais resserrés, *Economie et statistique*, n°337-338, pp 13-36.

Galland O, 2011, *Sociologie de la jeunesse*, Paris: Armand Colin

Gavria S., « La génération boomerang : devenir adulte autrement », *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 07 mars 2016, consulté le 09 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/5212>

Maunaye, Emmanuelle, et al. « Le domicile familial comme ressource ? Expériences de recohobitation dans les transitions vers l'âge adulte », *Revue française des affaires sociales*, no. 2, 2019, pp. 143-166.

Mauger Gérard, « Jeunesse : l'âge des classements ; Essai de définition sociologique d'un âge de la vie »
Dans *Recherches et Prévisions*, n°40, juin 1995. Jeunesse : le plus bel âge de la vie ? pp. 19-36.

Peugny, C., 2009, *Le déclassement*. Paris, Grasset.

Ramos, 2002, *Rester enfant, devenir adulte. La cohabitation des étudiants chez leurs parents*.
L'Harmattan, Collection Logiques sociales

Saito T. *Shakaietki hikikomori : owranai shishunki* (Retrait social : une adolescence sans fin), Tokyo: PHP ;
1998.

Van de Velde C, 2008, *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, PUF, Paris.

Vellut, N., 2015, "Le retrait des jeunes (ou *hikikomori*), une préférence négative." *Adolescence* **33**(3):
593-601.

Walther A., Stauber B. *et al.* (dir.), 2002, *Misleading Trajectories. Integration Policies for Young People
in Europe?* EGRIS publication, Opladen, Leske + Budrich Verlag.